

Science des Religions et Folklore (1)

par M. ALBERT MARINUS.

1^o — *Connexions entre la Science des Religions et le Folklore.*

Nous ne sommes nullement spécialiste de la science des Religions. Aussi s'agit-il simplement de faire part des réflexions qui nous sont venues souvent à l'esprit en travaillant dans un domaine voisin des religions et s'entremêlant souvent à lui : le folklore.

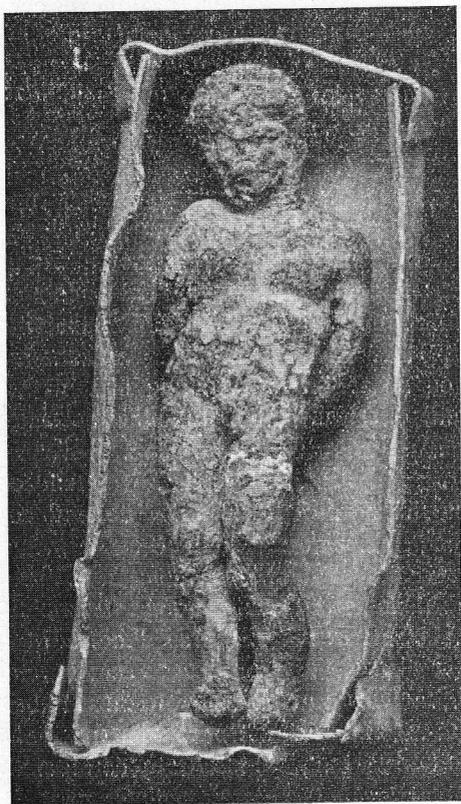
C'est dire qu'il y a des faits qui constituent pour les spécialistes des deux sciences des objets d'observations, mais qu'ils ne se placent pas sous le même angle pour les observer. Nous nous efforçons les uns et les autres de projeter de la clarté sur de mêmes objets mais les surfaces que nous éclairons ne sont pas les mêmes. Il semble donc bien qu'il y aurait intérêt à échanger entre spécialistes des religions et du folklore des réflexions.

Laissons de côté tout le matériel plastique : imagerie religieuse, sculptures artistiques ou populaires, ex-voto, qui constitue une des formes concrètes par lesquelles s'extériorise le sentiment de la croyance et qui rentre dans le champ d'observation des deux sciences, mais à des points de vue différents. Signalons plutôt l'ensemble des gestes, des actions, des rites auxquels se livrent les croyants dans les manifestations religieuses et qui sont l'expression plus intime et plus profonde du sentiment lui-même, le reflet de conceptions religieuses que nourrit le cerveau du croyant, principal objet de nos observations. Le spécialiste de la science des religions les étudiera au point de vue de leur licéité ou de leur illicéité, de leur conformité aux dogmes, des interactions des religions les unes sur les autres. Tandis que le folkloriste y relèvera tout ce qui paraît anachronique avec nos idées actuelles, le conformisme de notre époque, l'état de nos connaissances, la liturgie arrêtée. Il portera surtout son observation sur le vaste domaine des superstitions, la démonologie, les traces de magie, de sorcellerie, etc. Il y a donc là un vaste terrain où historiens des religions et folkloristes se rencontreront les outils à la main, mais poursuivant des objectifs différents. Qui oserait croire que les explorations des uns ne puissent être utiles aux autres ?

(1) Développement de la communication faite au VI^e Congrès International d'Histoire des Religions, Bruxelles 1935 (Section des Méthodes).

2° — *Nécessité de la spécialisation scientifique et ses dangers.*

Si la spécialisation des études s'impose à l'homme comme une dure et inexorable nécessité, les relations entre spécialistes, labourant des champs voisins, ne peuvent être que profitables aux uns et aux autres. Le malheur est que trop souvent les spécialistes sont exclusifs. Ils oublient facilement que tout véritable progrès en science vient de l'établissement de rapports de plus en plus nombreux. Ne faut-il pas offrir le plus souvent possible à des mentalités différemment orientées l'occasion d'opérer entre elles des compensations d'idées et précisément de corriger ce que tout esprit a inévitablement de trop personnel ?



Statuette grecque, dans une boîte de plomb, ayant servi aux envoûtements.
Décrite par M. F. Dumont et apportée par lui aux musées d'Art et l'Histoire.

Ne pourrait-on appliquer à la Science, à toute science, l'image que Jacques BAINVILLE se faisait de la recherche historique : un cône renversé, la nappe de lumière s'étendant au fur et à mesure qu'on remonte dans le

temps. La science, un cône renversé dont la surface grandit à l'infini au fur et à mesure que l'on s'éloigne de sa pointe. C'est ce qui impose la spécialisation, mais c'est aussi ce qui rend plus nécessaire les contacts fréquents, constants, réguliers, ordonnés même, entre spécialistes explorant les mêmes surfaces ou des surfaces voisines. Ces contacts, il faut bien le dire, et la science en souffre, ne sont pas assez réguliers et les Congrès qui devraient les faciliter ne sont pas assez bien compris.

Toute question qui se pose, qui demande une solution, devrait faire l'objet d'investigations dans deux directions. Tout d'abord une analyse de plus en plus fouillée des faits, une pénétration de plus en plus approfondie dans les détails des faits et ensuite un élargissement du problème par la confrontation avec les données des sciences connexes car il n'arrive jamais qu'un fait ne relève que d'une seule spécialité scientifique. Or, généralement, les solutions ne sont recherchées que dans une direction, la première.

Deux exemples, dont l'un vous est familier, préciseront ma pensée et vous convaincront de l'opportunité de la remarque.

La première, c'est l'existence ou la non-existence de l'homme à l'époque tertiaire. Chaque fois que vos recherches de préhistoriens vous amènent à la limite du tertiaire, on dirait que vous vous arrêtez parce qu'il est convenu que l'homme n'existait pas au tertiaire. Je conviens que les découvertes donnant toute garantie n'ont apporté jusqu'à présent ni objets, ni restes humains permettant d'affirmer la présence de l'homme à cette époque lointaine. Mais il n'y a pas que les préhistoriens qui s'intéressent à l'évolution de l'homme. Et si ceux-ci ont pour mission, disons même pour devoir, de n'étudier cette évolution qu'en fonction des objets matériels ou des ossements retrouvés en position stratigraphique constatée et contrôlée, d'autres savants étudient l'homme, son passé, son évolution, abstraction faite complètement de ces mêmes objets et des conditions de leur découverte.

Il y a des anatomistes, des morphologistes, des biologistes, qui eux étudient l'homme dans l'ensemble des espèces vivantes, en le situant à sa place dans cet ensemble. Ils s'efforcent de reconstituer l'histoire de l'homme non en remontant vers le passé, mais en étudiant les structures anatomiques des êtres, les modifications de ces structures, les stades successifs de leurs transformations, et je me demande si les connaissances dans ce domaine ne sont pas telles actuellement que l'évolution des espèces s'expliquerait en les détachant l'une de l'autre, non pas successivement et à de longs espaces de temps, comme on le croyait jadis, en allant des êtres rudimentaires aux mammifères, mais que les divergences se seraient produites assez consécutivement dans un plus lointain passé. N'en résulterait-il pas pour l'homme également une bien plus haute antiquité que le quaternaire, abstraction faite de tout vestige actuellement découvert ?

Je ne me prononce pas, notons le bien, dans le problème en dehors tout à fait de ma compétence, mais je le cite parce qu'il fait bien apparaître l'utilité de la confrontation des données de diverses sciences poursuivant par des moyens différents, dans des buts différents, des recherches similaires.

Peut-être y aurait-il là, pour notre Société, matière à un bel exposé d'ensemble, fait par des spécialistes qui marqueraient le point chacun dans leur domaine, et matière en tout cas à un beau débat. Je ne doute pas qu'il élargirait nos horizons et peut-être dissiperait-il des idées trop arrêtées, en fonctions de données d'un seul ordre, trop unilatérales.

Le second exemple nous est fourni par l'archéologie. Depuis trente ans des découvertes sont faites dans la mer Egée et elles nous imposent l'obligation de croire à une civilisation très avancée, dans les îles orientales de la Méditerranée, contemporaine de la civilisation égyptienne, à une époque où une grande partie de la Grèce en était encore au néolithique. Ces faits qui sont établis par des objets nombreux, en position stratigraphique, imposeront le remaniement de nos idées courantes dans deux domaines voisins, d'abord celui des races, de leur propension sur la terre et ensuite celui de l'Histoire grecque, c'est à dire les deux domaines voisins, dans le temps, de la civilisation égéenne, celui qui la précède et celui qui la suit. Mais tandis que les découvertes se poursuivaient à l'île de Crète, les livres d'histoire, les études sur les races humaines et leurs migrations, les livres classiques au moyen desquels se forme la génération de demain, continuent à paraître, sans tenir généralement aucun compte de ces données nouvelles. Là aussi il faudrait une sérieuse mise au point de tout un ensemble de conceptions devenues légendaires.

Que ces exemples, une fois de plus, nous fassent comprendre le caractère contingent de chaque science spéciale et le danger auquel la spécialisation toute nécessaire qu'elle soit, expose le progrès de nos connaissances si les chercheurs ainsi compartimentés n'ont entre eux de fréquents contacts. Les faits s'interpénétrant, il faut que les chercheurs se coudoient, se concertent au lieu de se cantonner et bien souvent de se méconnaître et de se jalouser,

3^o — *Le Folklore élément important d'intercommunication entre les Sciences anthropologiques.*

Par leur nature même les faits folkloriques constituent un excellent matériel d'intercommunication entre de nombreuses sciences spéciales ayant l'homme comme objet d'étude. Nous avons eu déjà maintes fois l'occasion de le constater. En effet si nous jetons un coup d'œil sur le terrain exploré par les folkloristes, nous voyons qu'il présente une abondante variété. Il y a un folklore religieux, un folklore linguistique, un folklore littéraire, un folklore artistique, un folklore juridique, un folklore médical,

un folklore des plantes, des animaux, des météores, des minéraux ; c'est à dire que dans tous les domaines où se dépense l'activité scientifique des hommes, nous trouvons des faits qui offrent un intérêt à la fois pour les spécialistes de chaque science et pour les folkloristes.

Tandis que les premiers s'efforcent d'expliquer le phénomène en lui-même, le phénomène linguistique ou religieux ou juridique, etc, les seconds observent les façons en apparence anormales et illogiques de réagir des hommes aux influences mêmes de ces phénomènes. Autrement dit l'explication scientifique et l'explication du sens commun se trouvent en présence et souvent en opposition.

Quand il s'agit des conceptions de l'homme à l'égard des phénomènes où l'homme n'est pas sujet actif, comme par exemple les phénomènes du monde physique (Ex : explication d'une éclipse). il est évident que, pour la science, l'explication du sens commun ne présente plus d'intérêt qu'au point de vue historique. Elle est appelée à faciliter l'étude de l'évolution de la pensée scientifique et présente, comme utilité pratique, l'avantage de nous aider à comprendre les fonctionnements de la pensée, c'est à dire à mieux connaître *la psychologie de la connaissance* (1).

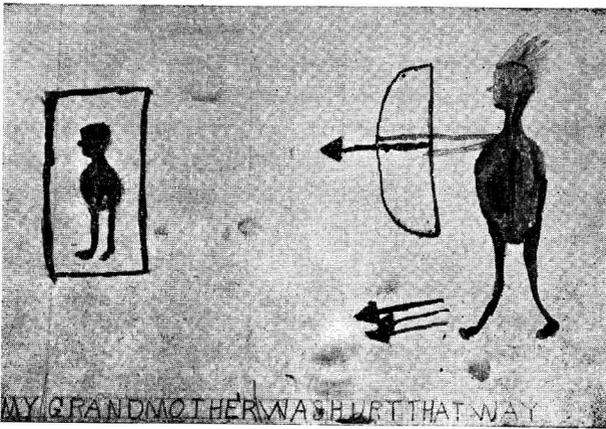
Mais quand il s'agit des faits où l'homme est sujet actif, c'est à dire où il devient lui-même objet d'observation, ce qui est le cas de tous les faits relevant des sciences anthropologiques ou des sciences sociales, l'intérêt des recherches folkloriques est considérablement accru. En effet, ce ne sont plus seulement les façons de se comporter des hommes dans le passé qui sont intéressantes à étudier, mais c'est surtout la façon dont ils se comportent actuellement, ce sont les actes qu'ils posent dans la vie présente. Et si nous étudions dans ces domaines les activités passées, c'est parce qu'elles peuvent nous aider à comprendre les activités du moment. Pourquoi cherche-t-on à préciser l'histoire des religions? Est-ce par simple curiosité de savoir ce qui fut? Non, c'est avec l'espoir d'arriver à expliquer ce qui est. On doit pour cela établir un rapport entre les faits religieux présents et les faits religieux passés, on doit dégager les éléments qui permettent d'élaborer *la psychologie de la croyance*.

Or, précisément, les folkloristes étudient des faits actuels. se produisant chaque jour dans la réalité vivante et qui révèlent chez les hommes qui y sont acteurs des niveaux mentaux, des activités psychologiques en équilibre avec les mentalités des hommes du passé. Par là, science des religions et folklore s'interpénètrent. Les recherches historiques nous permettent à nous folkloristes de faire des comparaisons entre les caractères extérieurs des faits présents et passés, les gestes, les signes, les symboles

(1) V, notre rapport au 2^e Cg National des Sciences, Bruxelles, 1935. (Section de l'Histoire et des Sciences, T. I, p. 45).

tout le matériel de réalisation. Nos recherches folkloriques faites sur des sujets vivants permettent à l'historien des religions, ou lui permettront le jour où il le voudra, de mieux comprendre les niveaux mentaux des hommes du passé, qu'ils ne peuvent pas observer, dont ils n'ont que des documents écrits ou peints ou sculptés.

Nous pensons donc que les constatations faites par les folkloristes présentent pour les spécialistes de la Science des Religions une très grande utilité. Ils n'ont pas négligé d'ailleurs l'étude des faits folkloriques ; mais nous pensons qu'ils n'en ont cependant pas vu toute l'importance. Et c'est ici que les réflexions d'un folkloriste peuvent avoir peut-être quelque utilité pour les historiens des Religions.



Dessin libre orienté par un enfant indien, iroquois de 10 ans, réserve de l'Ontario (Canada). L'enfant a donné lui-même comme légende à son dessin : ma grand-mère a été blessée ainsi.

4° — *L'Aspect vivant des phénomènes folkloriques à caractère religieux.*

Évidemment, les folkloristes sont, comme les hommes de science, préoccupés de trouver les explications des phénomènes qu'ils étudient. Comme ces faits sont très variés, comme ils touchent à tous les domaines, les explications doivent, pour avoir une véritable valeur scientifique, s'appliquer à tous les faits, si variés soient-ils. Les folkloristes ne font pas de la linguistique, ni de l'art, ni de la littérature, ni de la science des religions, mais ils sont arrivés à constater qu'il y a dans tous ces domaines une sorte de résidu de faits que n'observent pas ou peu les spécialistes de ces sciences. Passant ces résidus au crible de l'analyse ils en ont dégagé certains éléments communs et qui sait si ces éléments communs, quand ils seront mieux précisés, ne constitueront pas les ponts entre toutes ces diverses sciences si bien cloisonnées et compartimentées aujourd'hui. Les faits fol-

kloriques constituant une couche sous jacente aux faits spéciaux de toutes ces sciences, qui sait si ce n'est pas en passant par le folklore que s'établiront les rapports entre toutes ces sciences.

Les folkloristes ne considèrent plus aujourd'hui, ou de moins en moins en tout cas, les faits qu'ils étudient comme des survivances du passé. Sans doute sont-ils souvent, mais pas toujours, des reflets de conceptions anciennes jadis généralisées, jadis considérées comme le summum du savoir ou la perfection de la croyance. Si les conceptions ont perdu aux yeux de certaines couches de population, ce caractère de perfection, d'autres couches de population ne les ont pas suivies dans cette évolution de la pensée. Elles sont restées fidèles aux anciennes conceptions. Pourquoi? Parce que la force de la tradition l'a emporté sur la puissance de l'enseignement? Peut-être parfois. Mais surtout parce que les conceptions anciennes sont mieux en harmonie avec le niveau mental, l'état psychologique, la nature des connaissances de ceux qui sont les sujets actifs dans ces faits. Aux yeux de ces agents, les actes qu'ils posent ne sont pas considérés comme des survivances, mais ils restent toujours considérés comme la perfection du savoir, ou de la croyance, ou du beau, etc.

Dans tout le domaine des superstitions, tout ce que les Religions ne considèrent pas comme conforme à leur liturgie respective, dans ce qu'elles condamnent et dans ce qu'elles tolèrent, il y a une multitude de faits révélant des intentions religieuses et qui répondent manifestement à des conceptions des sujets agissants, où ceux-ci sont de bonne foi, sont persuadés de bien faire, attachent de grandes espérances à ces actes qu'ils posent. S'ils considéraient les conceptions qui inspirent ces actions comme des survivances du passé, ils cesseraient immédiatement leurs pratiques.

L'homme ne pose pas un acte si la conception motrice ne répond pas à une utilité quelconque pour lui (1).

Par conséquent les faits folkloriques en général sont au moins aussi utiles à étudier dans leur réalité actuelle que dans leur évolution passée et il en est ainsi du folklore religieux comme des autres folklores. Les éléments d'ordre folklorique étonnent puissamment toute religion.

5° — *Similitude n'implique pas nécessairement influence subie, mais similitude de niveau psychologique.*

Les folkloristes, — ceux tout au moins qui ne se contentent pas d'inventorier les faits locaux ou régionaux et de tirer d'après ces observations étroitement localisées des conclusions concernant l'âme ou la psychologie de leur contrée, — en comparant leurs observations sur place avec celles faites à tout autre endroit du globe en arrivent à constater qu'il y a de

(1). V. *Vlaamsche Zanten*, n° 3-4 Septembre-Décembre 1935, notre étude : *Survivances du Passé*, développant cette idée.

grandes similitudes entre les faits religieux à caractère folklorique quelle que soit la région où ils se rencontrent, quelle que soit la religion dominante en cet endroit.

Tantôt la similitude se voit dans le geste, dans la partie extra-individuelle dirions-nous, de la manifestation, dans son extériorisation. Tantôt cette partie externe diffère mais la conception qui l'inspire est la même. C'est le cas le plus fréquent. Les chercheurs ont hâtivement conclu à des influences subies d'une population par une autre, à des transmissions, à des filiations. On s'est mis à chercher ces filiations, le chemin suivi par ces influences, leur chronologie, etc. Il est évident que des infiltrations de ce genre se sont produites, mais les conclusions nouvelles auxquelles aboutissent actuellement les folkloristes ne leur attribuent plus une nécessité absolue. Il est plus vraisemblable, et d'ailleurs plus simple, de penser que les hommes étant partout des hommes, doués des mêmes possibilités mentales, ont réagi de façon analogue à des perceptions de leur milieu ambiant. La doctrine religieuse admise peut changer, le matériel de réalisation de la conception peut être autre d'une région à l'autre, mais l'activité psychologique de l'individu, plus généralement humaine, est la même.

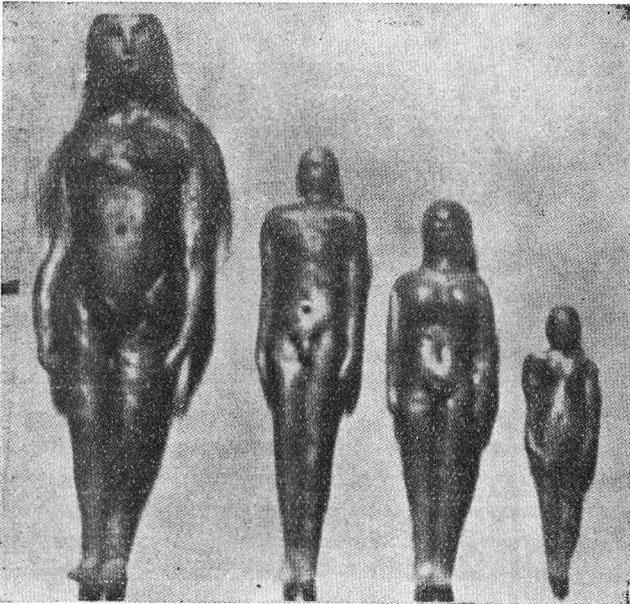
Par conséquent les folkloristes sans réduire l'importance de la recherche des filiations, s'attachent en ordre principal à analyser les activités psychologiques et leurs répercussions sociologiques. Ils constatent en tous cas que les filiations sont souvent précaires et téméraires.

L'étude de M. Paul De Keyser, professeur à l'Université de Gand (1), sur l'angoisse mythique confirme ce point de vue. Celle-ci est foncièrement psychologique. Elle n'aurait même pas son origine dans les activités conscientes de notre cerveau, mais aurait sa source profonde dans notre système nerveux viscéral, celui qui fonctionne soustrait à l'action de notre volonté.

On s'est habitué à considérer les réactions d'ordre religieux comme relevant des activités les plus nobles, les plus affinées du cerveau humain. Et nous ne contestons pas que les conceptions religieuses, les doctrines, s'intellectualisent sans cesse davantage. Mais le sentiment de la croyance a en nous des racines profondes, comme tous les sentiments, et nous n'avons jamais bien conscience de leur origine intime. Ils résultent plutôt d'activités quasi physiologiques, de réflexes organiques. Le sentiment religieux, quelque soit le dogme qui l'habille, ne fait pas exception à cette règle. Nous étudions la partie du phénomène qui traverse le champ de notre conscience et nous perdons de vue les activités inconscientes qui le provoquent. C'est pourquoi nous cédon à l'évidence de raisonnements

(1) Folklore Brabançon XV^e année, p. 242 : *A propos du rôle créateur de l'angoisse mythique dans les contes et les légendes.*

doctrinaux et ne voyons des phénomènes religieux que leur partie intellectuelle dirions-nous. Cette activité intellectuelle, l'individu l'extériorise, il confronte son sentiment et sa conception avec celle de ses semblables et à partir de ce moment le phénomène religieux revêt son aspect social, celui qui davantage encore retient l'attention de l'observateur. Nous pensons que c'est bien plutôt l'explication psychologique profonde des faits religieux qu'il faut chercher d'abord et jusque dans notre inconscient et ensuite les influences sociales qui, subies par les individus, donnent à la manifestation externe de leur conception religieuse, leur forme particulière. L'étude des dogmes proprement dits ne vient qu'en troisième lieu dans l'étude des phénomènes de la croyance.



Statuettes en cire servant actuellement en « voult » dans la région anversoise. (Musée de Folklore d'Anvers).

6° — *Les historiens des Religions devraient connaître le folklore religieux.*

Le folkloriste qui étudie dans nos contrées les manifestations religieuses à caractère folklorique y relève des traces de magie, des vestiges de la sorcellerie, des conceptions animistes et, s'il a l'esprit vraiment scientifique, il ne peut s'abstenir de comparer ces éléments directement observés avec les faits relevés ailleurs, soit chez des populations actuellement vivantes, même primitives, et avec les faits enregistrés par l'histoire. Pour

expliquer son folklore religieux il doit embrasser tout ce qui correspond n'importe où et n'importe quand avec le sentiment de la croyance, le besoin de croire qui est universel. Ce n'est pas avec telle ou telle religion prise comme étalon de mesure qu'il comparera les faits observés en leur donnant un caractère plus ou moins licite ou illicite. Tout ce qui correspond au besoin de croire, au sentiment de la croyance revêt pour lui une valeur de fait absolument équivalente. Il doit faire abstraction complète de sa propre opinion et mettre exactement sur le même pied tout fait observable. En effet comment trouver une explication rationnelle aux faits folkloriques si, relevant dans le folklore religieux de nos contrées, un fait à caractère magique et par conséquent illicite on ne le compare pas directement avec un fait similaire relevé dans une contrée lointaine où l'acte revêt donc un caractère licite? Comment de même trouver une explication à un fait révélant chez l'individu agissant une logique animiste sans comparer ses actes avec les conceptions animistes d'ailleurs ou du passé? Si on veut que cette comparaison soit vraiment objective il faut la faire, abstraction faite de tous nos classements de faits et surtout de tout échelonnage d'après des degrés de valeur, d'importance ou de vérité plus grande. On doit analyser les faits du dedans, c'est à dire en se plaçant dans l'état d'esprit de l'individu agissant. L'acte qui paraît ridicule aux yeux des uns lui semble à lui absolument sensé, rigoureusement logique. L'acte a donc une valeur de fait égale à n'importe quel autre. Il en est de même pour l'étude des faits passés. Il faut abandonner la conception d'un progrès continu dans l'évolution de la pensée religieuse. Cette conception nous fait prendre comme point de comparaison la conception de notre temps et nous incite à considérer comme moins importantes celles de nos aïeux, d'autant moins importantes qu'elles s'éloignent plus de la nôtre. Si nous nous replaçons dans l'état mental de leur temps nous constaterons que la conception de leur époque a eu un rôle aussi agissant que celle du nôtre (1).

Quand nous entendions par exemple, M. Lévy-Bruhl, dans son discours d'ouverture du Congrès des Religions, parler du symbolisme des primitifs et citer des exemples à l'appui de ses explications, nous ne pouvions nous empêcher de penser pour chacun des exemples qu'il citait à des parallèles relevés chez nous mêmes par les folkloristes. Sans doute la religion chrétienne a-t-elle influencé la conception de notre contemporain. Ce sont ces influences qu'on voit et qui font croire à une différence considérable entre les nuances observées, mais ces influences sont seulement superficielles. Au point de vue niveau psychologique, la distance séparant les sujets n'est pas si considérable. Quand un Européen fait une statuette de cire ou de terre et la considère comme la représentation d'une personne

(1) V. développement de cette idée dans *Bulletin de la Société Royale d'Anthropologie et de Préhistoire*, t. 48, p. 49 (1933), *Quelques problèmes de méthode dans l'étude de la Magie*.

à laquelle il veut du mal; qu'il enfonce des épingles dans la statuette s'imaginant ainsi blesser à la même place ou provoquer une maladie à l'organe correspondant de la personne envisagée, le mécanisme mental est le même que chez le primitif cité par M. Lévy-Bruhl et qui fait exactement la même chose. La seule différence est que le cas est devenu rare chez nous et qu'il n'est plus conforme à notre religion et qu'il est resté général chez le primitif. Chez nous, ce qui est resté fréquent c'est la croyance, quand quelqu'un souffre, d'un mal lent, rebelle à tout remède, qu'un de ses ennemis a exercé à son égard une opération d'envoutement de ce genre.

Quand nous voyons les exemples cités par M. Dussaud dans sa communication au même Congrès sur la notion d'âme chez les Israélites et les Phéniciens provoquer l'étonnement de l'assistance, nous ne pouvons nous empêcher de penser que des faits du même genre sont courants chez nous. Les exemples qui ont étonné M. Dussaud, n'ont étonné aucun folkloriste. Seulement ces actes ont perdu chez nous tout caractère religieux. C'est à dire que la religion répandue chez nous ne reconnaît plus à ces actions une valeur religieuse. Mais l'état d'esprit du sujet qui accomplit l'acte correspond à l'état d'esprit du primitif. Il croit à la force agissante de son action. On ne cesse de dire que la mentalité des primitifs reste incompréhensible pour nous, que nous ne parvenons pas à comprendre la logique de leurs actions. Pourquoi ne pas essayer de la désarticuler par le truchement des primitifs de chez nous ? Mais la plupart des spécialistes des diverses sciences sociales continuent à mépriser le folklore, à ne pas prendre connaissance des travaux des folkloristes; ils persistent à aller chercher des exemples chez les populations lointaines dont ils ne connaissent pas la psychologie et chez les peuples depuis longtemps disparus dont il ne reste que des documents incomplets et peu explicites, des chroniques plus ou moins suspectes, des récits de voyageurs qui n'étaient certes pas plus avertis que les fouilleurs d'aujourd'hui. Un jour viendra où les spécialistes des diverses sciences découvriront le folklore et croiront vraiment le découvrir, alors qu'il leur suffirait d'ouvrir les livres des folkloristes actuels pour y trouver une riche documentation. C'est ainsi qu'il aurait suffi à MM. Lévy-Bruhl et Dussaud d'ouvrir les livres de leur compatriote M. Sébillot sur le Folklore français pour y rencontrer des faits similaires à ceux qu'ils ont cités.

L'utilisation des faits folkloriques à caractère religieux devrait se généraliser dans tous les travaux des spécialistes de la science des religions et surtout l'analyse psychologique devrait en être faite, systématiquement et non occasionnellement, sporadiquement.

7° — *Une hypothèse comme conclusion.*

Une dernière réflexion, moins importante certes mais qui n'est peut-être pas sans utilité, qui nous est venue à l'esprit en observant les faits

folkloriques assimilables à des phénomènes de croyance. Appliquant nos conceptions à l'étude de ces faits, nous nous efforçons toujours de les ramener à des états psychologiques. Nous constatons que les phénomènes religieux peuvent être classés en deux catégories. Ceux qui sont inspirés par un sentiment d'inquiétude de l'homme à l'égard des phénomènes impénétrables, de l'Univers, des puissances surnaturelles qui commandent à ces phénomènes, aux forces qui les animent ; un sentiment de crainte, de peur, de terreur même parfois. Ceux ensuite qui sont inspirés par un sentiment d'humanité, d'amour de l'homme à l'égard de ses semblables, de ses frères.

Le premier sentiment, celui d'inquiétude, répond nous l'avons vu, à des réactions quasi physiologiques de l'être à l'égard de son ambiance. Il est individuel, c'est à dire que l'individu l'éprouve, abstraction faite de toute influence sociale. Seule la réaction de l'individu revêt un caractère social car l'explication du phénomène lui a été inspirée par son milieu social ainsi que les actions à accomplir pour s'en abriter. L'explication qu'il donne du phénomène est souvent le résultat d'une tradition enseignée par le milieu social et l'acte qu'il pose répond à cette conception ; elle est imitée de son milieu ou imposée par le conformisme social.

Le deuxième sentiment, celui d'humanité, est, pensons-nous, exclusivement social. Il est inculqué à l'individu par l'éducation. Il reflète les idées morales du milieu social.

Les faits folkloriques à caractère religieux sont généralement inspirés par le sentiment d'inquiétude, de terreur, c'est à dire plus individuels, tenant plus aux réflexes quasi physiologiques.

Cette constatation qui demanderait certes une observation plus approfondie et que nous n'exprimons ici que comme une hypothèse, n'est pas sans intérêt, car elle expliquerait la similitude des conceptions populaires d'ordre religieux, leur pérennité dans le temps et dans l'espace, leur ténacité. Elle donnerait aux manifestations folkloriques une valeur considérable dans l'étude du sentiment de la croyance. Elle justifierait même cette pensée qu'exprimait un jour Remy de Gourmont (*Promenades Philosophiques* T. I, p. 171):

« Une religion vit en proportion de ce qu'elle contient de folklore et elle meurt en proportion de ce qu'elle contient de philosophie, »

Discussion.

M. Mortier. — Sans doute les faits folkloriques ne sont fort souvent rien d'autre que des manifestations religieuses : de la sorte la science des religions et le folklore sont fort apparentés et ont un champ d'investigation commun. Aussi il importe de rechercher à quel domaine religieux se rapporte le fait folklorique. On trouvera aisément qu'il constitue une croyance doctrinale, se rattache à quelque point de morale ou de droit religieux, qu'il représente un élément liturgique ou rituel. Dans ce dernier cas c'est un geste, une parole, l'emploi d'un objet réputé sacré.

Cette classification facilitera la comparaison avec d'autres cultes ou religions et pourra donner lieu à des hypothèses pleines d'intérêt.

Notre conférencier nous parle du geste. Le geste de l'ablution rituelle, par exemple, se retrouve chez les Védas, les brahmanes, les bouddhistes, les juifs, les chrétiens, les musulmans, les mormons, etc., etc. Telle ablution, aspersion ou infusion folklorique, sans importance à première vue ou dénuée de signification, se rapporte peut-être à un rite baptismal, soit ancien soit moderne.

M. Minnaert. — M. Marinus a émis cette idée que la plupart des auteurs invoquent trop souvent la transmission des phénomènes ethnographiques et ne voient pas que les mêmes phénomènes se reproduisent. Je crois pour ma part que le phénomène de transmission doit être recherché dans la mesure où nos connaissances le permettent et que le phénomène de créations similaires, au moins pour les états psychiques complexes ne doit être invoqué que lorsque toute transmission est invraisemblable. Je pense que même dans ce dernier cas on ne doit se rallier à cette hypothèse que lorsque l'élément à interpréter répond à l'état social, religieux et mental des deux peuples, c'est-à-dire que nous avons des raisons pour justifier cette affirmation. Si non, à mon avis, il est préférable de rester dans l'expectative et d'avouer son ignorance.
